

Graphies médiévales et données dialectales modernes : les graphèmes parisiens <oua> et <oa> pour <oi>.

Dès le début du 16^e siècle les grammairiens signalent que la graphie *oi* correspond à une prononciation reçue [we], dont se distingue une prononciation [wa], propre aux milieux populaires parisiens. Cette dernière prononciation va progressivement se diffuser pour devenir à partir du 18^e siècle la prononciation normée de la graphie *oi*. Mais la recherche ne s'est pas contentée des premières mentions du phénomène et elle s'est efforcée d'en trouver des traces antérieures dans les textes et documents médiévaux. Le résultat est que les ouvrages consacrés à l'histoire du français et les manuels, à quelques exceptions près, font remonter le point de départ de cette prononciation moderne au début du 14^e siècle et même, pour certains, au 13^e siècle.

Ce que l'on voudrait montrer, c'est qu'il y a une fausse continuité entre les rares graphies médiévales en *o(u)a* et les condamnations répétitives des grammairiens, prélude de l'acceptation généralisée de la prononciation [wa]. Pour cela on s'efforcera de montrer que les exemples cités de ces graphies ne correspondent pas au rôle qu'on veut leur faire jouer. On les mettra plutôt en relation avec leurs plus exacts correspondants des textes en vernaculaire parisien de l'époque classique et ceux des parlers dialectaux contemporains du Bassin parisien.

Les graphies médiévales en *o(u)a* ne sont pas des équivalents stricts de la graphie *oi*. D'une part, les exemples de graphies *oa* et *oua* qui sont invoqués ne concernent que des représentants de l'ancienne diphtongue [ei] : *voar* « voir », *voarre* « verre », *Benoast* « Benoît », *eschouaste* « succession (afr. *eschëoite*) », etc. D'autre part la mise en relation de ces graphies médiévales *oa* et *oua* avec la prononciation moderne repose sur un choix arbitraire qui ne tient aucun compte des graphies parisiennes d'époque médiévale concurrentes et tout aussi déviantes que *aa*, *a*, *ae*, *ee* : *assaar* « asseoir », *saent* « soient », *Beneet* « Benoît », etc. Enfin ces graphies anormales ne représentent certainement pas le traitement régulier de l'ancienne diphtongue [ei], puisque dans tous les exemples allégués la diphtongue se trouve dans un contexte producteur d'allongement compensatoire. Ainsi se vérifie qu'il y a un énorme risque à relier mécaniquement des graphies anciennes à des articulations phoniques modernes.

Une autre voie d'approche des particularismes de la langue populaire consiste à prendre au sérieux, avec toutes les précautions nécessaires, les textes écrits à l'époque classique en vernaculaire de la région parisienne, notamment les *Agréables conférences de deux paysans de Saint-Ouen et de Montmorency sur les affaires du temps (1649—1651)*, dont on dispose d'une édition fiable. Là aussi règne la variation graphique, mais sous le désordre apparent se révèle une tendance forte, seulement troublée par des incohérences. Aux graphies *oi* du français s'opposent des graphies *o(u)a* et *a*. Dans l'ensemble ce sont les graphies *oa* et *oua* qui correspondent le mieux à la graphie *oi* du français et au traitement régulier des anciennes diphtongues [ei] aussi bien que [oi] : *foua* « foi », *fouas/foa* « fois », *doua/doa* « doigt », *joua* « joie », etc. En revanche la graphie *a* apparaît essentiellement dans les cas où l'ancienne diphtongue [ei] a été affectée par un allongement compensatoire : *bourgea* « bourgeois », *fras* « frais (afr. *freis*) », *tornas* « tournois », *tra* « trois », *je voulas* « je voulais », *j'yras* « j'irais », etc. Et l'on constate que cette même graphie se rencontre aussi dans les cas où l'ancienne diphtongue [ai] s'est trouvée dans les mêmes environnements : *jama* « jamais », *ma* « mais », *mauvas* « mauvais », *vrament* « vraiment ».

Enfin, puisque ces particularismes sont typiques de la langue populaire, il est tout indiqué d'interroger les parlers dialectaux contemporains du Bassin parisien. De fait, on y

trouve, dans un certain nombre de parlers, des résultats correspondants, qui ont le double avantage de ne pas être ambigus et de former des séries selon que le résultat est régulier ou conditionné.

Finalement, la continuité entre les données médiévales et les données modernes ne consiste pas, pour cet exemple, dans l'accession d'une variante populaire au statut de forme normée, mais dans le rejet d'une variante citadine dans les parlers ruraux. L'étude reprend une idée défendue par Terracher en 1925 et qui semble n'avoir eu aucun succès, mais elle convoque des données plus récentes et plus variées qu'elle examine selon une méthodologie plus respectueuse de la nature différente des matériaux, en séparant langue écrite et parlers oraux, pour les soumettre à un questionnement semblable et pouvoir conjointre les résultats fructueusement. Enfin, elle intègre ceux-ci dans une argumentation renouvelée qui prend en compte un phénomène organisateur de l'évolution des parlers français et du français : la restructuration de l'opposition de quantité vocalique.